

L'enchevêtrement des histoires littéraires dans la francophonie d'Amérique vu à travers le renouvellement épistémologique de l'histoire littéraire

Micheline Cambron

Numéro 26, automne 2008

La langue française en Amérique : dynamiques spatiales et identitaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037988ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037988ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Les transformations récentes des modèles épistémologiques de l'histoire littéraire conduisent à renouveler les pratiques en littérature. Ces changements, d'abord liés à la multiplication et au fractionnement des récits, naissent également d'un nouveau regard posé sur les questions d'archives, sur la matérialité des médias. Ces transformations mettent aussi en relief le contexte d'énonciation des oeuvres et réintroduisent la figure du lecteur. Ultimement, ces changements conduisent à placer les littératures francophones d'Amérique en interaction, à permettre la reconstruction, réelle et imaginaire, du lien social dans chacune des communautés et à favoriser l'élaboration d'un véritable processus de reconnaissance.

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cambron, M. (2008). L'enchevêtrement des histoires littéraires dans la francophonie d'Amérique vu à travers le renouvellement épistémologique de l'histoire littéraire. *Francophonies d'Amérique*, (26), 345–355.
<https://doi.org/10.7202/037988ar>

L'enchevêtrement des histoires littéraires dans la francophonie d'Amérique vu à travers le renouvellement épistémologique de l'histoire littéraire

Micheline CAMBRON
Université de Montréal

Les enjeux identitaires associés aux histoires des littératures nationales sont considérables. La détermination et la diffusion de corpus nationaux, par le biais d'objets comme les anthologies et les manuels, la constitution de récits donnant forme et cohérence à l'ensemble toujours disparate des œuvres contribuent à l'élaboration d'une mémoire littéraire qui est indissociable des autres récits à travers lesquels se pense une collectivité. Pour le dire autrement, l'histoire d'une littérature participe activement à l'élaboration de l'identité de sa communauté d'origine. Au cours du dernier demi-siècle, les diverses francophonies d'Amérique rassemblées dans la vaste communauté canadienne-française ont vu se déliter leur sentiment de commune appartenance. Cela a donné lieu au développement de nouvelles histoires littéraires, issues de la reconnaissance par les communautés de l'existence d'une littérature qui leur est propre, différenciée de la littérature québécoise. Une fragmentation narrative en est résultée, dans un domaine autrefois ressenti comme unitaire : il existe désormais des histoires (et des anthologies) des littératures acadienne, ontarioise, manitobaine, fransaskoise et, sans doute sous peu, britanno-colombienne. Et celles-ci sont enseignées dans les universités et dans les écoles secondaires.

Ces littératures, on ne sait pas bien les qualifier. François Paré a bien exprimé le malaise ressenti à l'égard des adjectifs habituellement utilisés pour les qualifier : minoritaires, régionales, insulaires et petites, ce qu'elles sont en effet, tout comme la littérature québécoise, et comme de nombreuses autres littératures, la belge, la romande, la

catalane, etc. (1994 : 9-18)¹. Pourtant, en dehors de tous ces jeux sémantiques, ces littératures ont été nommées, elles sont enseignées : par l'acte performatif de nomination, et plus encore par le geste institutionnel de l'enseignement – « La littérature c'est ce qui s'enseigne », disait Roland Barthes –, ces littératures, « exigües » selon le mot de Paré, existent. Des récits qui les racontent prennent forme.

J'entends ici examiner la question de cette multiplication des récits, de la fragmentation et des reconfigurations qui en ont résulté, en dehors de la question des concurrences institutionnelles, déjà abondamment traitées². Car on ne peut réduire ces questions à une dimension exclusivement sociologique, il faut aussi voir comment les transformations actuelles en histoire littéraire sont productrices d'effets narratifs et argumentatifs qui influent sur la façon dont nous pouvons enchevêtrer les histoires de la littérature des francophonies d'Amérique. Mon objectif sera donc moins de dégager ici des lignes narratives que de comprendre comment les ressources de l'histoire littéraire telle que nous la pratiquons maintenant peuvent contribuer à éclairer autrement les particularités de ces littératures. Je le ferai en m'appuyant sur trois postulats.

Je définirai la littérature comme un ensemble de représentations collectives qui constituent des médiations symboliques de l'instauration du lien social dans une communauté et, simultanément, comme un ensemble de pratiques performatives instauratrices du lien social. À ce titre, la littérature contribue, à travers ses récits de toute nature, à la perlaboration de l'identité narrative d'une communauté. Paul Ricoeur définit l'identité narrative comme l'histoire racontée d'une vie, suivant ainsi l'affirmation d'Hannah Arendt selon laquelle « répondre à la question "qui ?" [...] c'est raconter l'histoire d'une vie » (Ricoeur, 1985 : 355). Cette histoire est, selon Ricoeur, « issue de la rectification sans fin d'un récit antérieur par un récit ultérieur et de la chaîne de refigurations qui en résulte » (*ibid.* : 357-358), elle ne « cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même » (*ibid.* : 356). L'identité narrative « n'est pas une identité stable et sans faille » (*ibid.* : 358), ajoute Ricoeur. La définition a donc une portée radicale : « cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées » (*ibid.* : 356), que cette vie soit celle d'un individu ou celle d'une collectivité.

Je poserai ensuite que l'identité narrative est toujours inscrite dans ce que Ricoeur nomme un parcours de reconnaissance – composé d'un premier moment qui est celui de l'identification, d'un second moment qui consiste à inscrire cette reconnaissance dans un agir propre et donc à y puiser la définition d'un soi-même, et enfin d'un troisième moment qui place la reconnaissance de soi dans une relation de réciprocité avec l'autre (Ricoeur, 2004). Ainsi le parcours de reconnaissance est-il effectué pour soi-même et pour l'autre, l'histoire littéraire s'inscrivant dans ce parcours. On raconte l'histoire littéraire pour soi-même et pour l'autre, appelant ainsi à une double reconnaissance.

Je poserai enfin, dans la foulée de ce second postulat, que l'histoire littéraire est une pratique reconstructive au sens que donne Jean-Marc Ferry (1996) à ce concept, c'est-à-dire une pratique à la fois récapitulative (de nature descriptive) et prospective (de nature prescriptive) qui répond à des impératifs esthétiques et éthiques, car elle vise à établir (rétablir) à la fois la justice et la justesse du principe identitaire. Cela correspond au sentiment commun à toute littérature émergente de revendiquer un statut dans l'ensemble plus vaste des littératures.

Mon but sera de baliser quelque peu le champ des effets narratifs et argumentatifs induits par les transformations de l'histoire littéraire sur notre façon d'aborder l'enchevêtrement des histoires de la littérature dans les francophonies d'Amérique.

Les sources des changements en histoire littéraire

L'histoire littéraire est revenue au centre des interrogations sur la littérature après une longue désaffection liée aux perspectives structuralistes. Ce retour est marqué par des transformations substantielles. En France et au Québec, les histoires littéraires proposent désormais des récits privés de leur évidence et de leur fermeté anciennes, dissous à la fois par l'émergence de récits concurrents (littérature des femmes, littérature populaire, littératures régionales, littératures migrantes, entre autres) et par un retour aux sources documentaires qui ébranle un certain nombre de certitudes quant au mouvement général du récit.

Les effets de ces nouveaux récits sur l'histoire littéraire sont désormais bien connus, de même que les fractionnements qu'ils

provoquent. L'apparition de ces récits distend ou contracte le personnel littéraire et le nombre des œuvres, défait et refait les parcours intertextuels, reconfigure les lectorats, réaménage les liens concrets entre littérature et espace public. Chacune des nouvelles histoires déplace les autres récits par contiguïté ou par réengendrement. Au Québec, la ligne claire de l'histoire littéraire établie par Camille Roy, par exemple, sort passablement transformée de l'opération. Le récit de la littérature québécoise issu de la Révolution tranquille en sort, lui aussi, ébranlé : le retour d'une oralité refoulée dans la littérature québécoise a-t-il la même force si l'on en écarte la littérature des femmes, parfois lue comme constituant un autre récit ? Et si l'on en écarte Antonine Maillet, qui est une auteure acadienne, quel effet cela a-t-il ?

Le retour aux archives littéraires et à leur matérialité a un retentissement au moins aussi important que l'émergence de ces nouveaux récits. En témoigne la façon dont on s'interroge désormais sur les transformations génériques, sur les repentirs d'écriture, et sur l'impact des médias de diffusion sur la forme même des textes. Du côté français, les travaux de Marie-Ève Thériault et d'Alain Vaillant (2001, 2003) sur la presse et les genres journalistiques, ceux d'Isabelle Tournier sur les premières œuvres de Balzac (2005) invitent à moduler autrement ce que l'influence d'un Gustave Lanson, réduit à l'os par ses émules, a conduit à lire comme un mouvement continu menant des formes imparfaites aux chefs-d'œuvre. On en vient à penser, comme Thériault et Vaillant, que les innovations littéraires du XIX^e siècle sont un effet direct de la domination de la presse : autrement dit, loin d'être un pis-aller, la publication dans les journaux aurait permis l'émergence de nouveaux thèmes et de nouvelles formes, dans le cadre d'une interlisibilité des codes fort éloignée du modèle de l'œuvre unique, isolée et placée en surplomb de l'ensemble du discours culturel, que nous privilégions habituellement. Du côté québécois, la littérature du XIX^e siècle apparaît de moins en moins comme un désert troué d'oasis, et de plus en plus comme un tissu aux multiples motifs, autrement plus complexes que ce qu'en a retenu une histoire littéraire surdéterminée par les catégories morales définitoires de la nation selon Henri-Raymond Casgrain puis Camille Roy. La relecture passe ici aussi par un examen plus attentif des circonstances de la publication et par le retour aux textes originaux et aux mécanismes d'interlisibilité qui ont marqué leur première réception. Ajoutons que, tant du côté français que du côté québécois, la prise en compte du journal, entre autres

médias, incite à penser autrement les frontières des littératures nationales, puisque dans le journal, les œuvres sont lues à la lumière d'œuvres qui n'appartiennent pas à la seule littérature nationale. Les mises en séries traditionnelles (qui postulent un engendrement constant des œuvres nationales par les œuvres nationales précédentes) paraissent donc désormais insuffisantes, tout comme la notion d'influence, impropre à rendre compte des effets de lecture liés à la forme même du journal.

Aussi les récits traditionnels de l'histoire littéraire semblent-ils s'effriter et s'hypertrophier tout à la fois, ce dont témoignent les nouveaux manuels scolaires français, qui distendent les contours nationaux et s'accrochent à des microrécits – histoire des genres, des mouvements, des institutions, des lectorats, entre autres –, délaissant le grand récit d'un mouvement uniformément continu allant de la *Cantilène de Sainte Eulalie* à Marguerite Yourcenar. Du côté québécois, les manuels (dont l'*Anthologie de la littérature québécoise* de Michel Laurin (1996) est un exemple représentatif) s'en tiennent encore au grand récit national, mais il leur faut pour cela faire des élisions (le XIX^e siècle est quasi absent, le théâtre aussi), et créer des isolats, qui constituent de fait d'autres récits : littérature des femmes, littératures migrantes, etc. Globalement, l'histoire littéraire semble avoir perdu l'unicité qui la caractérisait pour se diffracter, tendue entre un grand récit perdu et une pléthore de petits récits.

Les effets des transformations dans l'ordre narratif

Pour comprendre l'impact de cette transformation des pratiques sur les histoires littéraires de la francophonie d'Amérique, il faut les voir à la lumière des particularités narratives qui leur sont propres. Ces particularités sont lisibles dans les accommodements paradigmatiques qui visent à permettre un parcours de reconnaissance : il s'agit de « faire d'une histoire courte une histoire longue » (Bouchard, 2000 : 34) ou, à tout le moins, « de travailler plus à fond le matériel existant » (Kafka³) ; de construire un espace précisément balisé et expansible tout à la fois, de manière à se donner, dans l'imaginaire à tout le moins, un territoire identifiable ; de tirer de l'ensemble des actions une ligne claire, qui puisse faire l'objet d'un investissement à la fois descriptif et prescriptif et qui permette une projection dans l'avenir. Voyons cela rapidement.

Toute histoire littéraire doit construire une temporalité à l'intérieur de laquelle se déployer. Cette temporalité est évidemment en partie ordonnée autour du moment imaginé de la fondation, ou de la refondation. Ainsi, Martine-Emmanuelle Lapointe a montré le caractère surdéterminant de la Révolution tranquille, « l'âge de la parole », dans l'histoire littéraire contemporaine du Québec (2008). Pour poser épistémologiquement le statut de l'histoire littéraire, il importe que le moment de fondation apparaisse comme antérieur dans l'ordre des faits à l'énonciation du discours qui la fonde. Médiatrice de la mémoire, l'histoire littéraire devient alors une machine à remonter le temps, qui inscrit les œuvres dans une longue durée qui les déborde. On sait comment les Sœurs de Sainte-Anne, puis Camille Roy⁴, composèrent à la littérature canadienne-française une archéologie issue des textes de la Nouvelle-France pourtant écrits par des Français pour un lectorat français. Cet allongement temporel permet de faire coïncider les débuts de la littérature et les débuts du peuplement français en Amérique, la présence d'un territoire dans le discours et l'énonciation du discours. Le mouvement de saisie rétrospective qui en résulte a été repris par les historiens des littératures acadienne, franco-ontarienne, manitobaine, fransaskoise, qui se fondent sur des textes anciens qui nomment et racontent le pays à des fins externes au projet identitaire de la communauté et en l'absence de tout lectorat initial susceptible d'y lire quelque identification que ce soit – en fait ces textes sont le plus souvent issus, au contraire, d'un sentiment d'altérité radical... Cette structure temporelle donne au récit l'allure d'un tissu troué et invite à boucher les interstices par le repêchage d'œuvres anciennes qui, par leur addition, contribuent à créer une continuité temporelle plutôt qu'un simple intervalle entre les œuvres posées comme archéologiques et le moment de fondation dans l'ordre énonciatif. L'inventaire des œuvres publiées dans les journaux et des textes demeurés dans la sphère privée remplit cette fonction, fournissant le matériau brut utile à la composition d'anthologies et de répertoires présentés comme des œuvres de mémoire collective pour la suite d'un récit – dans une perspective récapitulative donc.

Or il se trouve que les travaux actuels sur les journaux et les formes de la littérature personnelle changent le statut des œuvres repêchées, de même que la manière de les lire. Placées désormais en résonance avec les autres textes journalistiques, ces œuvres appellent, comme nous l'avons vu, à un nouveau déchiffrement. Comme cette nouvelle pratique herméneutique ne se trouve pas limitée aux « petites littératures »

mais bouscule également les « grandes », la structure temporelle caractéristique de l'histoire littéraire s'en trouve autrement dynamisée. Le modèle de l'histoire longue fait place à un modèle réticulaire et ouvert, composé d'histoires brèves, souvent concurrentes, dont l'enchaînement n'est plus immédiatement lisible. Bref, le travail de ravaudage sur la temporalité de l'histoire littéraire auquel paraissaient condamnées les petites littératures échoit désormais à toute littérature moderne. Pour les littératures francophones d'Amérique, cela signifie la possibilité d'un affinement considérable des chronologies, mais aussi la possibilité de penser autrement, sans exclusive, leurs interactions à la grandeur de l'Amérique.

Car contrairement au repli sur la seule circulation livresque, le recours aux journaux, aux correspondances et aux pièces d'archives impose en outre une reconstruction de l'espace. En effet, le récit de l'histoire littéraire repose aussi sur un paradigme spatial. Traditionnellement, l'espace national, enfermé dans des frontières balisées, historiquement définies, permet de départager les histoires littéraires les unes des autres. Mais l'attention plus grande portée à la circulation des œuvres dans l'espace public invite à tenir compte de frottements oubliés. Ainsi, le roman *Une de perdue, deux de trouvées*, de Georges Boucher de Boucherville, ne paraît plus tout à fait aussi exotique lorsque l'on s'aperçoit que les journaux de l'époque publiaient régulièrement des extraits de journaux louisianais comme *L'Abeille de la Nouvelle-Orléans*. De même, la publication dans les journaux de Québec de nombreux récits de voyage à Victoria et au Yukon oblige à voir que les imaginaires de la Colombie-Britannique (et de la côte Ouest en général) et du Québec ne sont pas disjoints. Cela fait en sorte que l'espace demeure certes balisé par les frontières nationales, mais aussi qu'il se dilate et adopte une forme discontinue. La circulation entre les textes conduit à une circulation dans un espace plus vaste que les espaces nationaux. On peut en conclure que les nouvelles pratiques de l'histoire littéraire sont créatrices de parcours, de réseaux et d'échanges. Pour les littératures francophones d'Amérique, cela signifie qu'une partie des mécanismes mis en place pour départager les œuvres selon des frontières sociopolitiques doit être revue. En contrepartie, les superpositions et les contiguïtés ne doivent plus être considérées seulement comme des problèmes à résoudre, mais devenir des outils heuristiques pour penser les interactions entre les littératures.

Enfin, toute histoire littéraire comporte une intrigue, une suite d'actions dont la somme raconte cette littérature particulière. Traditionnellement cette intrigue reposait principalement sur la publication de grands textes, sur la fondation d'institutions, sur l'émergence puis la domination de nouvelles formes. Ligne claire, ce récit possédait une visée eschatologique et témoignait du destin de la communauté. Or les transformations que subissent les paradigmes temporel et spatial du fait de la multiplication des petits récits rendent difficile, voire impossible, une lecture univoque de l'intrigue de l'histoire littéraire. Et comme les fonctions eschatologiques du récit sont en outre frappées de soupçon dans nos sociétés, force est de constater que la fonction prospective semble s'effacer en même temps que la fonction récapitulative. Pour les petites littératures, toujours hésitantes à se projeter dans l'avenir de crainte de paraître présomptueuses, la découverte que ce désordre est le fait de toute histoire littéraire autorise une modestie qui n'est plus un stigmate.

Bref, dans l'ordre de la narration, les déplacements paradigmatiques que les pratiques actuelles de l'historiographie littéraire induisent tendent à normaliser les récits des histoires littéraires de la francophonie d'Amérique, tout en les plaçant davantage en interaction, à la fois temporellement et spatialement.

Les effets des transformations dans l'ordre argumentatif

Mais de substantiels changements interviennent également dans l'ordre argumentatif, là où se jouent la justesse et la justice du principe identitaire (Ferry, 1996). Je les esquisse ici rapidement. Les nouveaux outils de l'histoire littéraire mettent en évidence le contexte d'énonciation, la matérialité des médias de diffusion et les interactions discursives et, ce faisant, ils posent implicitement la figure du lecteur comme principe régulateur du système de signification du texte. Ce n'est donc plus seulement parce qu'il est membre de la communauté que ce lecteur, qui exerce un jugement littéraire, est acteur du récit raconté. Figure de la communauté, il est désormais à distance, dans le va-et-vient du mouvement herméneutique, et se trouve à configurer à la fois les textes lus, et les divers récits possibles de l'histoire littéraire : il effectue ainsi un véritable parcours de reconnaissance. Le récit singulier qu'il reconstruit parmi les récits possibles constitue une identité narrative au sens propre, c'est-à-dire un récit provisoire et instable, qui sera sans cesse déplacé par les autres lectures, par les autres récits.

Un récit dans lequel le lecteur se reconnaît, tout en le découvrant emmêlé à des récits autres, ce qui ouvre la voie à une éventuelle reconnaissance mutuelle.

L'insistance mise sur la matérialité des textes et de leur circulation permet aussi, de manière inédite, de rendre justice aux diverses pratiques scripturaires, sans qu'il soit nécessaire de les inscrire dans les marges de la littérature. La saisie des textes dans un contexte autrement défini, non comme une dimension externe aux textes mais comme une dimension inhérente à l'actualisation du texte par la lecture, contribue à décentrer le littéraire tout entier, de sorte que la relation dialectique qui unit le texte et son contexte de diffusion, puis de lecture, doit être mise en place avant l'exercice du jugement. Ainsi, la question de la « justesse » (je reprends ici le mot de Jean-Marc Ferry) du texte eu égard à l'ensemble du système de significations dans lequel celui-ci s'inscrit apparaît-elle comme préalable à tout classement, à tout étalonnage.

Enfin, la place faite aux mécanismes de réception (qui peuvent désormais être vus comme des dispositifs de lecture entés sur des stratégies de reconnaissance) permet de redonner voix à des réceptions minoritaires et, par là, de reconstruire dans la diversité des voix la communauté en quête de reconnaissance.

Dans la foulée des nouvelles pratiques de l'histoire littéraire, cette dimension argumentative peut être vue comme participant au processus de mise en récit. Elle témoigne des hésitations et des repentirs liés à la configuration de l'identité narrative, sans que cela renvoie, d'emblée et exclusivement, à l'insuffisance des œuvres ou à la faiblesse d'une institution.

En présentant ces réflexions encore embryonnaires, j'ai tenté de montrer comment la fragmentation narrative issue de la fondation discursive des littératures francophones d'Amérique pourrait, si tant est que l'on s'attache aux effets des nouvelles pratiques en histoire de la littérature, mener à la configuration de nouvelles identités narratives, à la fois plus instables et plus justes, lisibles dans leur frottement avec d'autres identités narratives. Il y a là une sorte de programme, mais aussi la conviction que l'histoire littéraire peut jouer un rôle central dans la reconstruction réelle et imaginaire du lien social dans chacune des communautés et favoriser la reconnaissance des liens qui nous unissent.

NOTES

1. À la liste d'adjectifs proposés par François Paré (1994 : 9-18), on pourrait ajouter celui de « mineures », dont l'entrelacs des significations est bien exposé par Lise Gauvin (2003).
2. Voir, entre autres, les travaux de Jacques Dubois, principalement *L'institution de la littérature* (1978) et « Un entretien de Jacques Dubois avec Pierre Bourdieu : champ littéraire et rapports de domination » (1999).
3. Franz Kafka écrit : « La mémoire d'une petite nation n'est pas plus courte que celle d'une grande, elle travaille donc plus à fond le matériel existant » (cité dans Gauvin, 2003 : 27).
4. Karine Cellard prépare à l'Université de Montréal une thèse de doctorat, « De l'œuvre au grand récit : savoir littéraire et idéologie dans les manuels d'histoire de la littérature québécoise », dans laquelle se trouve traitée la polémique causée par l'introduction des textes de la Nouvelle-France dans l'histoire littéraire nationale.

BIBLIOGRAPHIE

- BALZAC, Honoré de (2005). *Nouvelles et contes*, tome I, 1820-1832, édition établie, présentée et annotée par Isabelle Tournier, Paris, Gallimard.
- BOUCHARD, Gérard (2000). *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal.
- DUBOIS, Jacques (1978). *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Labor.
- DUBOIS, Jacques (1999). « Un entretien de Jacques Dubois avec Pierre Bourdieu : champ littéraire et rapports de domination », dans Jean-Marie Klinkenberg (dir.), *L'institution littéraire, Textyles : revue des lettres belges de langue française*, n° 15, p. 12-16.
- FERRY, Jean-Marc (1996). *L'éthique reconstructive*, Paris, Éditions du Cerf.

- GAUVIN, Lise (2003). « Autour du concept de littérature mineure : variations sur un thème majeur », dans Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure : Québec/Wallonie-Bruxelles*, avec la collaboration de Laurent Demoulin, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang ; Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 19-40.
- LAPOINTE, Martine-Emmanuelle (2008). *Emblèmes d'une littérature : Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés*, Montréal, Fides.
- LAURIN, Michel (1996). *Anthologie de la littérature québécoise*, Montréal, Éditions CEC.
- PARÉ, François ([1992] 1994). *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir.
- RICCEUR, Paul (1985). *Temps et récit*, tome III, *Le temps raconté*, Paris, Seuil.
- RICCEUR, Paul (2004). *Parcours de la reconnaissance : trois études*, Paris, Gallimard.
- THÉRENTY, Marie-Ève (2003). *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman (1929-1936)*, Paris, Honoré Champion.
- THÉRENTY, Marie-Ève, et Alain VAILLANT (2001). *1836 : l'an I de l'ère médiatique : analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*, Paris, Nouveau Monde éditions.